



Editorial

Tout vient à point...

Voici donc le n° 1 de notre Carnet de bord, qui prend la relève de nos précédents bulletins d'information, Feuille de Route, L'Estran. Cela nous donne l'occasion de faire le bilan des activités de l'Institut international de géopoétique, créé en 1989, et de son « archipel » de centres, qui a débuté en 1996.

Tout d'abord, un peu de morale, teintée d'humour. Certains membres de l'Institut (ils ne sont pas nombreux) se sont plaints que notre bulletin d'information ne paraisse pas depuis un certain temps, que le n° 6 des Cahiers de géopoétique n'ait pas encore vu le jour, que nous n'ayons pas fait de colloque depuis plusieurs années.

Tout cela est vrai. Mais ce n'est pas important. Gardons la vue large. Si l'on veut passer son temps en regrets et en lamentations, il y aura toujours de quoi les nourrir. Allons plutôt de l'avant. À Job qui, assis sur son fumier, se demande sans cesse « Où est le lieu? », sans jamais se mettre en mouvement, et qui ne comprend pas pourquoi Dieu ne l'écoute pas, Dieu, selon un texte juif tardif (on ne trouve pas cette histoire dans la Bible canonique), finit par répondre : « Parce que tu m'emmerdes ».

Non seulement le président a exposé les raisons de ces interruptions dans ses rapports aux assemblées générales annuelles, mais elles font partie de la nature même de notre entreprise.

Sur le plan intellectuel, certain(e)s aimeraient avoir une définition commode de la géopoétique, afin de satisfaire ceux parmi leurs interlocuteurs qui sont plus préoccupés par les cartes d'identité que par les cartes d'investigation. La géopoétique suit surtout des pistes, ouvre des champs. Mais voici :

- *Essayez de concevoir un espace mental qui ne soit ni mythique, ni religieux, ni métaphysique, ni psycho-sociologique, ni imaginaire. C'est la géopoétique.*

- Essayez de concevoir un espace où, au-delà de leurs frontières séculaires, science, philosophie et poésie se rejoignent d'une manière inédite. C'est la géopoétique.

Cela n'a l'air de rien ?

C'est énorme.

Entré dans cette énormité, l'esprit ne pose plus de questions, il se trouve engagé dans un mouvement profond.

Sur le plan historico-culturel, il y va d'une époque (de la possibilité d'une époque nouvelle), il y va du monde, c'est-à-dire d'une vue d'ensemble, d'une vie en commun, d'une cohérence culturelle.

Comme le dit Héraclite au Fragment 124 (un de ses galets de sens éparpillés sur la plage extrême de l'esprit), même les plus belles constructions de la science et du savoir, même les compositions les plus élaborées de la fiction et de l'imaginaire, ne sont qu'un tas de fumier si l'on ne sait pas « faire monde » (faire cosmos, disait Ezra Pound).

Faire monde, c'est le propos de la géopoétique.

Il y a deux siècles, Hegel, qui savait de quoi il parlait, ayant été l'ami de Hölderlin au cours de ses années estudiantines, disait que l'esprit poétique (l'esprit poétique exigeant, cela va sans dire), confronté, dans la modernité, à une masse grandissante de ce qu'il appelait « prosaïsme » (disons plutôt, pour notre part, platitude et trivialité), aurait du mal à se frayer un chemin. Le haut cheminement poétique est en effet difficile, et le paysage qu'il ouvre n'est pas un jardin à la française, ni même à l'anglaise. Le chemin et le paysage en question sont autrement plus abrupts, autrement plus intéressants, autrement plus jouissifs ! D'une manière générale, l'esprit n'avance et ne s'épanouit pas selon un progrès régulier, ni dans le flou esthétique, mais par paliers, par bonds, par paquets d'énergie.

Si, par exemple, nous n'avons pas fait de colloque depuis quelques années, il n'est pas exclu que, dans les mois qui viennent, en surgissent trois ou quatre. Il en est question à Bordeaux, à Genève, à Pau, à Édimbourg.

Le cheminement de notre institut est à l'image de ses ambitions.

L'Institut international de géopoétique pourrait, à l'instar de tant d'institutions bien-pensantes, de tant de champs de foire supposés promou-





voir « la littérature », « la poésie », « la culture », avoir pignon sur rue. Mais qui ignore la quantité de compromis que cela implique ? L'Institut international de géopoétique doit, jusqu'à nouvel ordre (nous verrons bien ce que l'avenir nous réserve) garder son caractère nomade : partout et nulle part, léger et mobile.

Pour celui ou celle qui veut s'initier à la géopoétique, approfondir ce qu'il ou elle en sait, avancer plus loin, un grand corpus existe déjà. Je pense au Plateau de l'albatros, aux sept livraisons des Cahiers de géopoétique, au volume Géopoétique et arts plastiques, aux Carnets de route publiés par l'Atelier du héron et aux Bulletins du Studio italiano di geopoetica, sans oublier les publications du Centre géopoétique de Belgrade. Il y a déjà là de quoi étudier longtemps pour soi-même, et de quoi faire circuler dans l'entourage.

La vue, sur les rayons d'une bibliothèque, d'une revue à cent, deux cents numéros parus régulièrement tout au long d'une ou deux décades donne la nausée. Nous nous situons dans un contexte qui n'est pas celui de la simple production et reproduction. Il faut savoir extrapoler. Comme disait le vieux maître chinois : « Si je te montre quatre, il faut que tu comprennes cinq ; si je te donne dix, il faut que tu en fasses quinze. »

Pour ce qui est de « l'archipel », c'est-à-dire les divers centres qui constituent le réseau de l'Institut, on trouvera dans ce Carnet de bord, avec une « charte de l'archipel » qui précise la cartographie et le fonctionnement de ces centres, un rapport détaillé de leurs activités. Comme on le verra, certains ont du mal à démarrer, d'autres ont déjà trouvé leur dynamique et leur rythme. À cause des aléas de l'existence et du déplacement des personnes, certains centres disparaissent, d'autres se créent. Nous continuerons à suivre ce développement dans de futurs Carnets de bord.

Pour le moment, bonne lecture et salutations géopoétiques à tous !

Kenneth White

Photographie de couverture : Marie-Claude White, Rivages n°2, 1994